MON PETIT MOT
AU TIERS-ETAT,
SUIVI
DU CRI DE L'HONNEUR
ET DE L'INTÉRÊT DES FAMILLES.

Par un Roturier Orléanois.

Les mortels ſont égaux, ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
Il eſt de ces mortels favoriſés des cieux,
Qui ſont tout par eux-mêmes & rien par leurs aïeux.

VOLTAIRE.

MON PETIT MOT
AU TIERS-ETAT,

Suivi du cri de l'honneur & de l'intérêt des familles.

O MES CONCITOYENS!

RASSUREZ-VOUS ; le meilleur, le plus juste des rois a pu être entraîné sur les bords d'un précipice couvert de fleurs par la flatterie & la cupidité; mais un génie bienfaisant, le dieu tutélaire des Bourbons, a terni à temps l'éclat de ces fleurs, en a desséché pour toujours la tige meurtrière, & LOUIS XVI a reconnu enfin la hauteur de sa chûte, en faisant mesurer, d'abord à ces sacriléges, la profondeur de l'abyme qu'ils lui avoient creusé. Elevons un théâtre à sa gloire sur les

débris fangeux de ces perfides. Que la crainte déformais, ô mes Concitoyens! ne s'empare plus de vos cœurs, elle rend pufillanime ; rappellez-vous votre ancienne dignité, & voyez ce que vous êtes... S'il y a deux cents ans que vous n'avez fixé la vacillante image du bonheur, s'il y a deux cents ans que vous portez vos chaînes fans les traîner, fi la liberté des Français (auffi effentielle à chaque individu que des loix juftes & peu nombreufes le font à un état) commence à reprendre un peu de vigueur, ô mes Concitoyens! comparez cette liberté à un arbriffeau naiffant qui doit faire votre efpérance, la mienne, celle de notre poftérité; prenez-en le plus grand foin, fortifiez-le, défendez-le. Un rayon protecteur lui donne déjà de la confiftance ; il eft l'ami des lis qui femblent vouloir s'entre-laçer autour de lui; mais

il eſt au milieu de tant de cèdres, de tant de lauriers dégénérés, que leur ombrage pourroit avoir la *vertu bienfaiſante*, comme l'arbre de la tyrannie, d'étouffer tout ce qui pourroit croître à l'entour d'eux. Ecartez adroitement les rameaux de ces arbres deſtructeurs, portez-y la hache, coupez déracinez, & que nos deſcendans demandent où étoit leur place.

Dans quel temps, ô mes Concitoyens! la fermentation des eſprits, le choc terrible des intérêts & des paſſions humaines produiront-ils une criſe ſalutaire qui vous rendra le bonheur & la paix? Quand les nobles voudront-ils bien vous pardonner (je ne dis pas ces étincelles & ces pamphlets que l'indécence de leurs propos & leur morgue ont fait partir de tous les côtés) je parle de ces productions eſtimables qui démontrent vos droits, ralentiſſent l'oppreſſion & vous méritent

les bontés du ſouverain? O mes Concitoyens! c'eſt dans le malheur qu'on devient généreux ; ſi les nobles étoient aſſez modérés pour ne vouloir que mon ſang, ils vous auroient bientôt pardonné.

Mais jugez à quel point vous êtes coupables envers eux. Vous avez oſé franchir les bornes étroites qu'ils vous avoient preſcrites, le ſilence & l'eſclavage, c'étoit-là les deux pôles de votre ſphère; c'étoit au centre de cette ſphère que vous ſupportiez ſeuls le poids du jour, que vous nourriſſiez les nobles, que votre économie fourniſſoit à leurs nombreuſes voluptés, & vous avez oſé jeter les yeux ſur cet état d'abjection ! Des atômes vouloir faire corps avec le noble univers! & vous avez oſé leur faire entrevoir qu'il y a des hommes hors de leurs palais, & leur démontrer, ſans trop de peine, qu'à Paris comme à ſes

antipodes, le tiers vaut mieux que tous les zéros du monde: quel crime! quelle heureuſe faute!

Cependant, ô mes Concitoyens! c'en eſt aſſez, que l'eſprit français ne s'élève plus contre la nobleſſe; prenez garde, il y a des Alecto en France comme chez Pluton; craignez de trop agiter Méduſe; la vengeance d'ailleurs a ſes excès comme la générofité. Vous venez de tirer votre nouvelle exiſtence politique de votre mérite perſonnel, elle eſt confirmée par le droit & l'autorité éclairée; ceſſez, ceſſez de tirer ſur les nobles; on ne bat pas des *gens* à terre; ils ne vous répondront aſſurément pas. Croyez-vous que des dieux factices ſoient faits pour vous parler & ſe défendre? Allez, athées eſtimables, leur ſang eſt trop précieux, trop pur pour le prodiguer dans ce moment-ci; que vous importe? laiſſez

brûler l'encens devant ces petites divinités, jusqu'à ce que la fumée épaisse & adhérente les ait bien encrassées, vous les verrez alors s'éclipser d'elles mêmes.

Mais où m'entraîne une juste indignation & l'enthousiasme brûlant de la liberté ? puisqu'un nouveau gouvernement, de nouvelles constitutions vont dissiper l'orage national, & forcer les nobles à respecter leurs semblables ; puisque votre première dignité va vous être rendue : occupons-nous maintenant d'un objet aussi sacré, aussi essentiel, c'est le CRI DE L'HONNEUR ET DE L'INTÉRÊT GÉNÉRAL DES FAMILLES. Avoir renversé des idoles muettes, fait écrouler les bases du despotisme, brisé la double barrière d'airain qui vous empêchoit d'arriver au pied du trône ; c'est avoir fait beaucoup. O mes Concitoyens ! l'ou-

vrage n'eſt pas fini, il s'agit maintenant d'attaquer avec autant d'intrépidité un vieil hydre qui menacera toujours vos foyers, vos poſſeſſions, votre gloire, tant qu'il ſubſiſtera. Cet hydre eſt le préjugé du déshonneur qui retombe ſur tous les corps, quand un de leurs membres a été conduit au ſupplice. Eſt-il une famille, quelque reſpectable qu'elle ſoit, qui puiſſe ſe flatter d'échapper toujours à la malignité de ce préjugé, quelle ſcène d'horreur ne préſente-t-il pas à nos yeux !

La déſolation, le trouble, la confuſion, le déſeſpoir, la mort, voilà ſes effets. Le coup eſt-il frappé ?... Un père de notre claſſe, que ſoixante ans de vertus, qu'une probité reconnue, que des ſervices même rendus à la patrie avoient ſu diſtinguer, ce père, à la nouvelle de la mort déshonorante de ſon fils, le deuil & la honte

dans le cœur, ſupplie en tremblant d'avoir pitié de ſes cheveux blancs, de ne point l'accabler ſous le poids du déshonneur; ſes ſanglots, ſes larmes de ſang ne lui attirent qu'une pitié ſtérile, ſes amis le plaignent en le fuyant, ſa famille le maudit, ſes biens ſont en proie à la cupidité, il part en craignant le jour, & la plus ſombre retraite va faire ſon univers.

Tandis, Français, qu'un noble, au moment où l'on frappe ſon fils, en eſt quitte pour baiſſer un inſtant ſa tête altière & reprendre enſuite ſa fierté ordinaire. Le voit-on perdre de ſes biens, de ſes titres, de ſes courtiſans ? De quel droit un traître à ſa patrie, un bourreau de ſa nation, un noble, en un mot, ternit-il moins la gloire de ſa famille en montant ſur l'échafaud, qu'un malheureux ſouvent ſans principes & preſque toujours forcé

par la néceſſité ? N'eſt-ce pas le même bras qui frappe les deux coupables? oui, Français, de l'anéantiſſement de ce préjugé, dépend votre tranquillité, votre bonheur.

L'Angleterre & quelques autres royaumes auroient dû vous faire ouvrir plutôt les yeux. Le coupable, après avoir ſatisfait à l'honneur des loix, par ſa pénible détention & les remords de ſa conſcience, monte intrépidement au gibet ; on dit même, qu'il eſt quelquefois environné de ſes proches ; eh bien ! Français, ſon ſang rejaillit-il ſur eux, le négociant, le magiſtrat, le miniſtre des autels en ſont-ils moins conſidérés ? Quand Brutus, pour ſoutenir la dignité des loix romaines, vit ſans détourner la tête dépouiller ſes enfans, les battre de verges, quand il leur vit enfin porter le coup mortel, par les licteurs, Brutus en fut-il moins

Romain ? en fut-il moins consul ? A Rome les fautes étoient personnelles, elles le sont en Angleterre & ailleurs; & vingt millions d'hommes en France ayant tous le même intérêt, crient depuis des années à l'injustice, à la vexation, sans avoir encore pensé peut-être à s'affranchir d'un préjugé qui, d'un moment à l'autre, peut leur faire renoncer au feu & à l'eau.

Si toutes les puissances réunies ne peuvent rien sur un préjugé, un sage législateur pourroit du moins le flétrir, ou en faisant voir le ridicule de tenir à une chose contre laquelle on réclame sans cesse, ou en réintégrant par un édit qui seroit adoré, les familles déshonorées jusqu'à présent. (1)

(1) L'auteur, pénétré des malheurs qu'occasionne tous les jours ce funeste préjugé, s'occupe maintenant d'un ouvrage plus étendu,

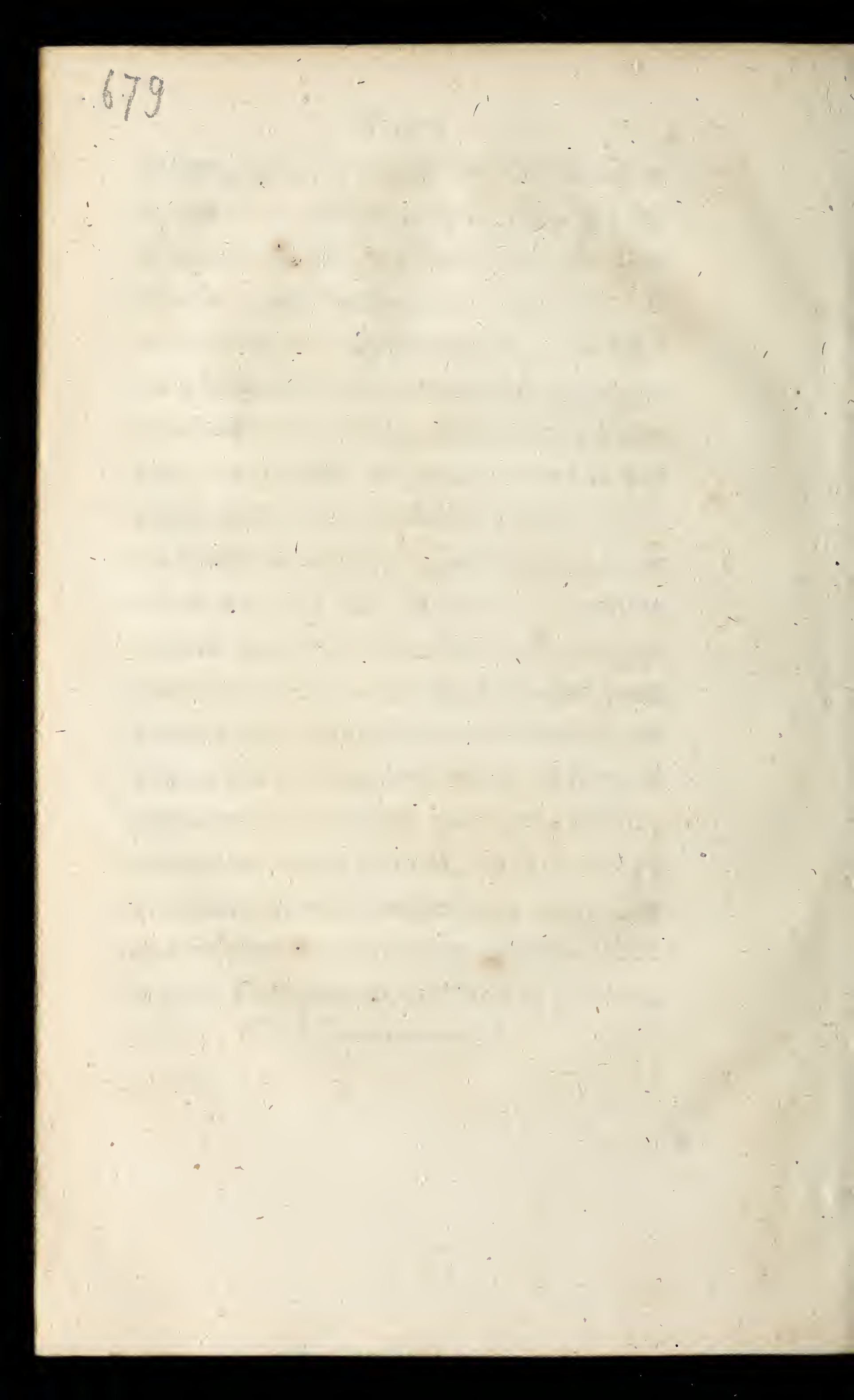
O mes Concitoyens ! laiſſez-là le haſard des conditions : la vraie nobleſſe eſt dans le cœur. Laiſſez-là les metteurs d'impôts, ils ne tombent que ſur vos biens.

Mais penſez à l'extinction totale du préjugé de déshonneur qui détruit & poſſeſſion & exiſtence. Ne ſoyez point libres à demi ; demandez, il eſt temps ; les états-généraux vont décider de votre ſort, ſaiſiſſez l'occaſion, demandez, qu'à jamais le déshonneur même ſoit flétri : que craignez-vous ? votre roi vous écoute ; depuis ſon avènement au trône, juſqu'à ce jour, il vous a montré la dignité d'un roi ſans paſſions, la bonté d'un protecteur zélé, le cœur d'un père, d'un tendre père qui veut ſincèrement le bien de ſes

---

où il parlera de ſon origine, de ſes progrès déſaſtreux, de la néceſſité & des moyens de l'extirper entièrement.

enfans, & qui, au milieu de l'intrigue & de la cabale, qui veulent les éloigner de lui, ne laiſſe pas de leur tendre, en ſecret une main ſecourable contre l'oppreſſion. Si le reſpect dû à la majeſté vous empêche de porter vous-même la parole, connoiſſez, Français, un chemin ſûr pour arriver à ſon cœur. Un homme, le ſeul & fidèle gardien du tréſor de notre roi, les délices de ce roi & de tout être penſant, un homme expoſé tous les jours au ſouffle empoiſonné de l'envie & de l'égoïſme, un homme qui blanchit ſous le fardeau de l'Etat, qui ſacrifie ſon repos, ſa fortune peut-être ſa vie même, pour vos intérêts, votre libérateur, enfin M. Necker, voilà, Français, le guide reſpectable qu'il faut choiſir pour faire monter juſqu'au trône le cri de l'Honneur & de l'Intérêt général.


679